

Le célibat : une petite voie*

Il est temps d'oser parler du célibat à cause du Christ en des termes qui sonnent non seulement juste pour soi mais si possible aussi pour ses contemporains. Sans faux semblants. Sans mièvrerie. Sans prêter aux contresens. Il règne en effet fréquemment un assourdissant silence chez ceux qui ont fait cette option. C'est étrange : cette aphasie survient au moment même où notre culture met partout en scène la sexualité. Alors que nous sommes heureusement délivrés de la culpabilité et de la censure des siècles passés à son sujet, nous voilà aux prises avec de nouvelles injonctions et de fortes pressions : ainsi en va-t-il par exemple, de ce devoir de bonheur qui doit nécessairement passer par une sexualité active, envisagée sans cesse dans l'intensité des commencements. Ou de cette attente d'épanouissement et de réalisation de soi liée au couple comme jamais dans les siècles précédents. Cet assourdissant silence se retrouve aussi chez un certain nombre de chrétiens qui, dans un tel air du temps, soupçonnent ou discréditent parfois a priori le célibat évangélique : il leur semble le vivant symbole d'une institution qui n'en finit pas de régler ses comptes avec le corps. Voie honnie. Qui plus est, vivre sans relations sexuelles leur semble intenable, inhumain, voire pathologique. Force est de reconnaître que l'actualité leur donne, hélas, parfois dramatiquement raison...

Tout cela dit assez le défi et la nécessité de rouvrir le chantier d'une théologie du célibat, incroyablement laissé à l'abandon depuis une trentaine d'années. Pourquoi ce délaissement alors que l'urgence est là ? Il importe de laisser les questions neuves faire leur travail. Il nous faut risquer, et de préférence à plusieurs tant la tâche est

* Claude Plettner a écrit sur le même thème un livre, *Le corps bouleversé : choisir le célibat*, DDB, 2002. Nous savons gré à l'auteure d'avoir repris ici pour notre revue la quintessence de son livre. Laïque, elle appartient à une Association internationale de laïcs, l'Institution thérésienne, regroupant des couples et des femmes qui ont fait comme elle le choix du célibat évangélique (Ndlr).

immense, une parole sur le célibat, et cela en lien avec le mariage. Il nous revient de tenter l'expédition sans nous référer d'emblée à un discours normatif, sans donner le sens par avance, sans prendre l'idéal pour la réalité, sans passer sous silence le vécu à la fois passionnant et inévitablement difficile d'une telle option.

Je tente ici une avancée modeste dans cette direction, empruntant un étroit chemin de crête entre le sexuellement correct ambiant et la défiance trop souvent encore constatée dans l'Église envers le corps et la sexualité. Ce n'est que ma petite voie. Nul doute : elle en appelle d'autres.

Sous les signes du plus et du moins

Face aux nouveaux enjeux de société, la parole de l'institution ecclésiale sur le célibat – et donc sur la sexualité – est loin d'être toujours au rendez-vous. Certes, l'Église latine a tout au long de son histoire dit oui au mariage – et donc à la sexualité – y compris dans des temps où beaucoup le méprisaient par excès de puritanisme ou par goût du laxisme. Cependant, ce fut plus d'une fois comme concession faite à la faiblesse humaine et en jugeant malgré tout préférable l'abstinence sexuelle censée rapprocher de Dieu. La théologie romaine actuelle, pourtant moins monolithique qu'on ne le croit, continue de parler du célibat comme d'un accueil plus radical de l'Évangile, d'une manière d'aller au bout de la foi chrétienne par une voie privilégiée et plus unifiante que le mariage. Le Concile Vatican II, les récents synodes sur la vie consacrée, et dans leur foulée bien des chrétiens, considèrent toujours le célibat comme une vocation supérieure, une sorte de voie royale pour disciples du Christ hors du commun. Voie exaltée.

Pour ne rien simplifier, les arguments donnés par ceux qui portent ce choix sont loin de toujours convaincre. Il n'est pas rare qu'ils le justifient par une plus grande disponibilité ou solidarité, qu'ils évoquent un amour « sans partage », autrement dit plus universel, ou qu'ils fassent référence à une mystique d'épousailles personnelles avec le Christ. Par ricochet, voilà à nouveau le mariage dévalué, placé sous le signe du « moins » et du cœur « partagé » : itinéraire supposé plus facile pour vie chrétienne au rabais.

Or, qui peut nier aujourd'hui l'égale exigence de ces deux engagements, même avec leurs réelles différences d'accents ? L'un et l'autre n'appellent-ils pas finalement, un jour ou l'autre, au même don de soi en pure perte, à la même confiance en l'absence de toutes raisons à se donner, à la même reprise permanente du lien sans garantie ? Tant il

est vrai qu'au moment où la moyenne de vie s'allonge, promettre la fidélité dans le mariage ou dans le célibat évangélique, revient à brûler tout aussi imprudemment ses vaisseaux sur une confiance. Ici et là, c'est finalement la même épreuve de vérité : il s'agira de croire en l'autre et en son amour en l'absence de garanties et parfois obscurément. Le même dur travail de désillusion se jouera dans ces deux options de vie allant aussi peu de soi l'une que l'autre par les temps qui courent. Preuve en est que, dans le même voyage incertain de la durée d'une existence, l'aventure conjugale et le célibat continent pour toute une vie paraissent à beaucoup bien difficiles à envisager. Beaux rêves impossibles ou vestiges d'un autre âge.

Un corps et un temps bouleversés

La théologie a traditionnellement tenu que si le célibat à cause du Christ est irremplaçable, c'est parce qu'il est lié à ce que la foi chrétienne annonce d'unique sur notre rapport au corps et au temps. Sans cette annonce, il est assurément incompréhensible, vidé de sens. Encore nous revient-il de le dire dans une anthropologie susceptible de parler à nos contemporains dont le moins qu'on puisse dire est que l'au-delà et l'ultime ne les mobilisent guère. Ils trouvent plus de charmes à l'intensité de l'instant et à l'éphémère. En quoi l'existence du célibataire à cause du Christ peut-elle donc être hommage fait à l'enracinement en ce monde et au prix qu'a ce temps ? En quoi peut-elle donc dire quelque chose de l'importance accordée au corps ?

Impossible d'amorcer l'ombre d'une réponse à de telles interrogations si le célibat n'est pas relié à la résurrection du Christ. Car il est l'une des possibilités offertes et ouvertes ici et maintenant par ce qui advient avec elle. Il est la prise au sérieux de la parole qui promet la vie au travers de la mort, un « après » à notre histoire, dans une rupture radicale et non dans la simple continuité avec ce que nous entreprenons. Une telle annonce bouleverse l'existence de certains. Avec la résurrection du Christ, du définitif a fait irruption dans l'histoire, et cela inaugure pour eux une nouvelle façon d'habiter ce monde et ce temps.

On peut envisager, sinon toujours comprendre et faire sien, que celui pour qui la mort n'a plus le dernier mot, qui croit que la vie ne va plus à sa perte, en voie le cours normal de son existence complètement chamboulé. Si nous sommes promis à un relèvement à travers la mort, notre corps, c'est-à-dire ce grâce à quoi nous sommes au monde et aux autres, ne va plus du passé vers un avenir où il sera anéanti mais il nous vient du futur. Toute notre personne, et donc notre corps, sont encore mystérieusement à venir, d'une façon inouïe, inimaginable parce qu'elle surprendra notre attente. À cause

du Ressuscité, le célibataire renvoie ici et maintenant, à travers une mise en jeu singulière de son corps, à cet avenir hors de prise, à ce corps en genèse jusque dans la mort, à cette humanité nouvelle promise à tous. Cela s'annonce déjà en la vie d'un certain nombre d'entre nous. L'avenir promis vient bousculer pour eux l'habitation du présent au point qu'il ne leur est plus nécessaire de s'inscrire dans la succession des générations, dans le cycle biologique toujours répété : ils n'envisagent plus de prendre femme ou mari. Car, malgré tout, on n'engendre jamais que pour la mort.

Dérangeant l'ordre des choses, celui qui choisit ce mode de vie privilégie désormais le lien fraternel, à ses yeux tout aussi fondamental en humanité que le lien amoureux, conjugal ou familial. Il privilégie la fraternité des fils de Dieu, celle du Royaume où la mort étant vaincue nous ne sommes plus voués à la répétition. Il n'y va pas là seulement de la folie du mode de vie de quelques-uns : cette façon d'être révèle le nouveau rapport au temps et au corps qui est en fait en jeu pour tous.

Folie est bien le mot. Saint Paul l'emploie à propos de la croix quand il expérimente devant les Athéniens à quel point l'annonce de la résurrection est déraisonnable. En suivant la logique de saint Paul, on peut dire que la même déraison et le même scandale rapprochent les témoignages rendus à la résurrection et au célibat continent : impossible pour celui qui tente de se porter témoin de l'une comme de l'autre de s'appuyer sur des évidences partagées, des arguments probants, des certitudes et des garanties. Leur seule preuve est celui qui tente d'en vivre dans la fragilité de ses jours. Et est-ce d'ailleurs jamais une preuve ? Les mots manquent ou défont pour porter ces deux témoignages car ils reposent pareillement sur un vide : celui du tombeau déserté et celui d'une vie sans partenaire sexuel.

Une protestation sociale

Une théologie contemporaine du célibat nous entraîne encore vers une autre direction : l'inimaginable ultimement promis, les promesses d'un monde nouveau où « l'enfant jouera sur le nid du cobra » nous poussent, non à la résignation ou à la patience pour aujourd'hui au nom de ce qui doit survenir plus tard, mais bien plutôt à la contestation de l'ordre établi actuel. Nous voilà incités à tout autre chose qu'à l'apathie, à cause de l'annonce prophétique d'une joie pour toute l'humanité enfin réconciliée, à cause de la venue de ce temps à proprement parler impensable et si cruellement démenti chaque jour, où le Messie viendra et « jugera les faibles avec justice, rendra une sentence équitable pour les humbles du pays », où « le

loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau... » (Is 11, 4 et 9).

Une telle attitude impatiente vient de ce que dans cette « nouvelle terre » et dans ces « cieux nouveaux » dont Dieu aura l'initiative, ce ne seront plus les vainqueurs, les puissants qui feront l'histoire mais les oubliés et les vaincus déjà obscurément vainqueurs avec le Christ. Autant dire que ce sera une création réellement neuve. En Christ, c'est désormais la périphérie, les marges, les banlieues du monde et de l'existence où vivent les humiliés, qui se tiennent désormais au milieu. Les voilà au centre de l'histoire. Et pareil renversement de nos critères change notre regard, travaille et modifie notre façon d'être ici et maintenant¹.

En ce sens, le célibat qui concerne tant l'intime n'est pas une simple affaire privée, subjective. Il n'engage pas que soi et n'est pas une manière à soi de mener sa barque. Il lie la rupture qui va s'inaugurer pour tous à l'actualité d'une vie. Il lui donne corps. À cause de l'ultime, le célibataire à la suite du Christ proteste contre toute privatisation de la foi, il critique toute adaptation à une société qui contredit en permanence les promesses de Dieu en broyant les plus faibles et en faisant preuve d'une étonnante aptitude à oublier leurs cris. Il est signe de contradiction. Son existence revêt une dimension à la fois mystique et politique : au nom de la foi au monde qui vient, et qui juge le monde présent, il conteste que l'histoire soit celle des gagnants et des forts. Il ne prend pas son parti d'un tel « désordre des choses ». Son espérance prend la force d'une critique sociale, d'une dissidence.

Non sans danger

Qui ne le voit ? Une telle espérance ne saurait être la seule affaire de quelques « spécialistes » de la suite du Christ : ses disciples devenus « eunuques » pour le Royaume rappellent seulement – si l'on peut dire – à tous qu'une telle espérance introduit une urgence dans le temps. Il n'est plus à la passivité face au monde tel qu'il va. Le temps presse et se fait court. Car il faut nous fier à la promesse ; à la fin, il y aura inversion de la situation présente : les faibles et les souffrants ne seront plus marginalisés, les vaincus de l'histoire ne seront pas d'éternels perdants. Déjà, cela pointe et s'annonce en la

¹ Cette réflexion doit beaucoup au théologien allemand Jean-Baptiste METZ dont je déploie ici la théologie des vaincus l'appliquant au choix du célibat. Cf. *Un temps pour les ordres religieux ? Mystique et politique dans la suite de Jésus*, Cerf, 1991, et *La foi dans l'histoire et dans la société*, Cerf, (Cogitatio Fidei), 1979.

vie de quelques-uns qui commencent à en faire fragilement la preuve. Quelque chose des promesses de Dieu et de leur puissance subversive est déjà à l'œuvre dans notre société à travers leur chair démunie. Voilà pourquoi ceux qui font mémoire d'une telle promesse d'avenir dans leur existence et l'inscrivent dans leur corps appauvri, privé de l'autre, exercent pour maintenant un souvenir dangereux. Ils sont les témoins de la force critique des promesses bibliques.

Ils gardent aussi en mémoire le style d'existence du Christ sans attachement particulier : sa façon d'aimer qui ne s'épuisait pas dans les rencontres mais semblait plutôt l'ouvrir davantage encore à la relation à son Père, fut également une contestation dangereuse de l'ordre social et religieux de son temps. Qui tente de les faire siennes doit savoir qu'elles constituent l'une des dimensions, parmi d'autres, d'une manière d'être périlleusement protestataire qu'il paya du prix de sa vie. Pour autant, ils ont à cœur de ne pas justifier leur option de vie par la seule militance ou par la seule disponibilité pour la tâche à entreprendre : l'humanité a appris à ses dépens qu'aucune réalisation historique ne peut s'ériger en modèle définitif de progrès. À moins de grandes désillusions et de grands malheurs. Notre histoire récente est pleine des désastres de tels leurres de bonheurs collectifs.

Le nœud de la difficulté

Je m'étonne que ce rapport dérangeant à un temps en tension, tellement en jeu dans le célibat, soit relativement peu évoqué par ceux qui en font le choix. Il faut dire que ce souci de l'ultime et la conscience de la rupture qui marquera ultimement l'histoire que nous forgeons sont singulièrement peu présents à la conscience actuelle des chrétiens. Nous sommes de la même pâte que nos contemporains : fascinés par le présent et par ce que nous mettons en œuvre.

Mais ne nous y trompons pas : ce n'est pas tant le célibat qui pose question ou fait scandale – actuellement tant de gens sont célibataires – que la nouveauté de ce qu'il annonce sur le temps et sur le corps. S'il est problématique, sans doute autant aujourd'hui qu'hier car il n'est jamais allé sereinement de soi dans l'Église, c'est en effet pour partie à cause d'une conception du corps n'allant qu'à l'effroi de son vieillissement et de sa destruction dans la mort.

S'il est incompréhensible à beaucoup, c'est aussi à cause de notre anthropologie au moins aussi clivée que celle des Corinthiens auprès

desquels saint Paul passait pour délirant : certes, nous n'opposons plus un corps mortel et une âme immortelle mais le sujet et son corps, soit que l'un n'implique pas l'autre, soit que l'un soit réduit à l'autre. Si le sens du célibat reste opaque, c'est, en grande partie, parce que nous peinons à envisager l'unité de la personne et que nous sommes étrangers à une dynamique du temps qui ne soit pas linéaire : or, le célibat évangélique met en jeu une dimension du temps qui n'a plus grand-chose à voir avec celui de nos horloges. Il dit quelque chose de l'unité du charnel et du spirituel. Il rappelle que la foi n'est pas une idée : elle saisit l'homme tout entier dans ses dimensions sociales, corporelles, sexuelles, elle implique le plus archaïque. Il est le signe que nous ne connaissons que ce que nous nous incorporons jusqu'au bouleversement de la chair, ce avec quoi nous nous engageons pour devenir une seule chair. Or, qui ne voit que ces deux annonces subversives sur le corps et le temps sont précisément au cœur du message chrétien ?

Aux côtés des affaiblis

Si le célibataire se situe ainsi aux côtés des vaincus, c'est aussi pour une autre raison : son choix le rapproche de l'homme affaibli, en l'occurrence du délaissé, du démuné, de celui qui se trouve sans personne à la suite d'une rupture, d'un deuil, d'un handicap, de difficultés relationnelles ou d'une stérilité non choisie. Or, précisément, dans notre société où le devoir de plaisir constitue un ressort puissant, celui qui vit sans partenaire sexuel ne possède pas ce que tous cherchent et désirent. Sa situation semble peu brillante et peu enviable. Il passe pour être le plus malheureux des hommes, celui qui subit le plus grand des échecs. En effet, si treize à quatorze millions de personnes vivent seules en France, et si celles qu'on regroupe sous le terme de « solos » se trouvent dans des situations très diverses (personnes seules, veuves, divorcées, parent élevant seul un enfant...), rares sont celles qui vivent toute leur existence dans l'abstinence. Un tel style de vie dérange : c'est faire partie malgré soi des hommes blessés, privés de reconnaissance ou s'en rendre volontairement solidaires. Consentir librement à un tel affaiblissement, quelle que soit la forme de vie que cela prenne, c'est faire exister pratiquement la question de Dieu. Nul doute : quand la suite de Jésus dans le célibat manifeste ainsi une solidarité avec les oubliés de la vie, elle constitue l'une des voies privilégiées de son expérience. Elle en est un chemin particulier, un savoir pratique et en permet une connaissance irremplaçable. Il revient donc à chaque génération d'en faire le récit original. Avec son effacement éventuel,

sans précédent en vingt siècles de christianisme, ce serait un aspect essentiel du mystère du Christ qui sombrerait dans l'oubli².

Une théologie non idéale

Se ranger ainsi du côté des appauvris, de ceux qui sont « sans », passe inévitablement par l'acceptation de sa propre pauvreté. Loin d'être un choix requérant des sujets forts, voire héroïques, le célibat affaiblit par le vide, la faiblesse et les ébranlements qu'il ne manque pas de susciter. Or, les parcours de formation ou les règles de vie des instituts et des ordres religieux ne se font-ils pas souvent au contraire l'écho d'itinéraires humains gagnants ? Ne sont-ils pas l'expression d'une théologie des vainqueurs tant cette option semble, au moins en théorie ou comme idéal déclaré, requérir des sujets forts, mûrs, équilibrés, capables de maîtrise d'eux-mêmes ? Non héros s'abstenir. Choisir le célibat revient souvent à adopter une position exemplaire et idéale.

Adopter un autre point de vue, celui des laissés-pour-compte, permettrait davantage de prendre acte que cette façon de vivre puisse être pauvrement choisie et rechoisie, qu'elle puisse être une épreuve autant qu'une joie, un affrontement à ses limites et à ses blessures psychologiques et à ses failles au moins autant qu'à ses forces. Le célibataire à cause du Christ expérimente que s'il opte pour les pauvres, c'est d'abord en optant et re-optant sans cesse pour sa propre pauvreté, y compris affective et sexuelle. Il ne s'agit pas là de la proximité du fort au faible mais d'une solidarité entre ébranlés. Dans la durée d'une vie, une telle option fait éprouver ses vulnérabilités. Elle déstabilise et peut, là encore, mettre en danger. Il peut même arriver, à certaines étapes de l'existence, que pour un temps elle soit durement subie. Ainsi éprouvée, elle pousse à expérimenter la situation de ceux qui sont seuls malgré eux.

Une théologie moins idéale fait place au travail de la désillusion et à ce qui demeure obscur : elle n'ignore pas que le récit conscient que nous faisons de nos histoires personnelles, quand nous tentons d'expliquer les motivations de nos choix, n'en rend que très partiellement compte. Ces motivations ne sont pas toutes sublimes et raisonnables. Impossible d'ignorer longtemps qu'elles ont aussi partie liée avec nos peurs, nos inhibitions, nos souffrances étouffées, nos conflits antérieurs non résolus. Leurs vraies significations nous

² Je n'évoque pas dans cet article la question spécifique du célibat des prêtres, qui mériterait à elle seule un autre développement, et privilégie le célibat évangélique des religieux, vierges consacrées, membres d'instituts séculiers ou laïcs membres d'Association de fidèles.

échappent. Notre vérité réside aussi là où nous ne nous entendons pas parler. Une parole étrangère en nous nous mène plus encore que notre idéal.

Je m'empresse de dire qu'il en va de même dans la vie en couple. Choisir un partenaire ou n'en pas choisir est tout autant lié à l'histoire de chaque sujet, à ses désirs insatisfaits, à ses projections et à ses défenses. Qu'une part non négligeable d'insensé, d'involontaire persiste, ne disqualifie en rien les engagements pris : ce qui nous est le plus essentiel nous demeure simplement inatteignable, caché. Aucune théologie ne viendra jamais à bout d'une mise en jeu de notre sexualité qui nous reste à nous-mêmes une énigme.

C'est tout le travail de la vie spirituelle, qui comme chacun sait n'est pas l'apanage des seuls célibataires, de consentir à ce travail de vérité – oui, j'ai choisi par amour et pas seulement par amour –, de refuser de se construire dans l'évitement de ce que nous sommes, de nos limites, de l'inextricable en soi. Des événements de notre histoire personnelle et familiale doivent aussi expliquer, et pour une large part, que la perspective d'une vie de couple ne soit pas liée à notre conception du bonheur. Ils nous ont aussi fait adopter un projet de vie où nous n'entretiendrons de relations aux autres qu'en excluant l'expression sexuelle génitale. Je n'ai pas « décidé » cela en toute lucidité, à partir là encore d'une position de force, de manière souveraine comme si je pouvais tout aussi bien faire autrement, je suis aussi mené par le dynamisme propre à mon psychisme.

Il convient d'assumer l'étrange, le déconcertant, l'insensé. Il nous faut faire place à ce sur quoi nous n'avons pas prise, au réel des pulsions, à ce qui en nous est dissocié et désuni, au refoulé, à l'insu, à la part inévitablement blessée de notre biographie, à ce qui ne peut être parfaitement harmonieux et cohérent. Et que la grâce travaille. Le salut ne nous atteint pas dans un parcours de gagnants mais dans une suite du Christ plus ou moins épanouissante. Avec cette reconnaissance, il devient possible de redonner sens et de reconstruire sans idéalisation. On ne le reconnaît sans doute pas assez : si l'absence durable de relations sexuelles est un risque pris sur la séduction d'une parole, sur la résonance en soi et entre nous de la splendeur de la personnalité du Christ, sur l'amplitude de sa promesse de vie qui mobilise le désir et l'énergie de tout l'être, bref, si c'est un chemin de vie, c'est tout autant un chemin de mort. Le célibat, loin d'être un évitement du corps, est réel consentement au travail de la mort en soi. Autrement dit : il est chemin pascal.

Une même partie se joue

Une fois encore, gardons-nous de faire du célibat une situation à part : dans la relation au conjoint ou à Dieu, s'éprouve la même impossibilité de complétude, l'inévitable solitude, l'écart insurmontable entre soi et l'autre. C'est la même découverte : promettre « je t'aimerai toujours », conduit à traverser le meilleur et le pire, le conflit et une mutation du désir à travers les crises, voire, à certains jours qui semblent n'en plus finir, la souffrance. De part et d'autre, c'est la même complexité des phénomènes psychiques à l'œuvre. Ce sont les mêmes forces inconscientes qui ont conduit celui-ci à soi-disant « choisir » tel partenaire et celui-là à « préférer » ne se lier à aucun. Les motivations de l'un et de l'autre leur échappent pour une part et tiennent aux aspects les plus archaïques de leur personnalité. Dans la relation à Dieu comme dans la relation entre l'homme et la femme, s'éprouvent la même vérité cachée du désir et l'égale confrontation au mystère irréductible de l'autre. Avec la part de renoncement que cela implique. La même partie se joue, dans l'apprentissage de la solitude, du manque et de la distance, car l'on n'a quelque chance de vivre ensemble que si l'on est aussi séparés.

Autant dire que mariage et célibat ne peuvent rivaliser plus longtemps : non seulement l'épreuve du désir est la même ici ou là, mais tous deux font expérimenter le passage par la nuit de la foi nue. Une fois encore, ces deux manières de vivre s'appellent l'une l'autre, bien davantage et autrement qu'on ne l'a cru. Tout juste peut-on dire, et ce n'est pas rien, que le célibat est la figure de ce que tend à être tout amour authentique : un travail sans fin pour ne pas s'emparer de l'autre. Il pousse à l'extrême ce qui déploie là. Il donne d'emblée à voir que l'objet du désir n'est pas le plaisir de qui possède mais la jouissance de qui consent aussi à manquer. Il manifeste ce que le plaisir peut dissimuler un temps : la jouissance et le désir cherchés par tous, célibataires ou couples, ne sauraient être satisfaits.

Le célibat, à cause de la folie de l'abstinence, exacerbe sans doute ce qui est en cause dans l'amour et donne à en voir l'excès. Assurément, son originalité demeure : faisant risquer toute sa vie sur la seule confiance au Ressuscité, et situant toutes les relations dans cet horizon, il manifeste, de façon criante et pour une part scandaleuse, que la foi consiste à aimer sans voir et à espérer sans jamais tenir.

Il est réponse excessive et insensée à l'amour d'un Dieu s'alliant à l'homme en dépit de tout, gratuitement. Il est pari pris, sur une parole et une promesse, en une vie somptueuse et un amour tellement plus grand que la sexualité. En dernier ressort, et en juste théologie, le

célibat est peut-être la figure exacerbée de l'expérience spirituelle à laquelle tout disciple est appelé, quel que soit son choix de vie : aimer sans rien voir et espérer sans jamais tenir. Il est la figure de la quête de tous, mariés ou non : celle d'un désir si grand qu'il ne saurait, ici et maintenant, être satisfait.

claude.plettner@bayard-presse.com

Claude PLETTNER